

A MESURE
QUE LE JOUR
S'ÉTEINT,
LA SUITE

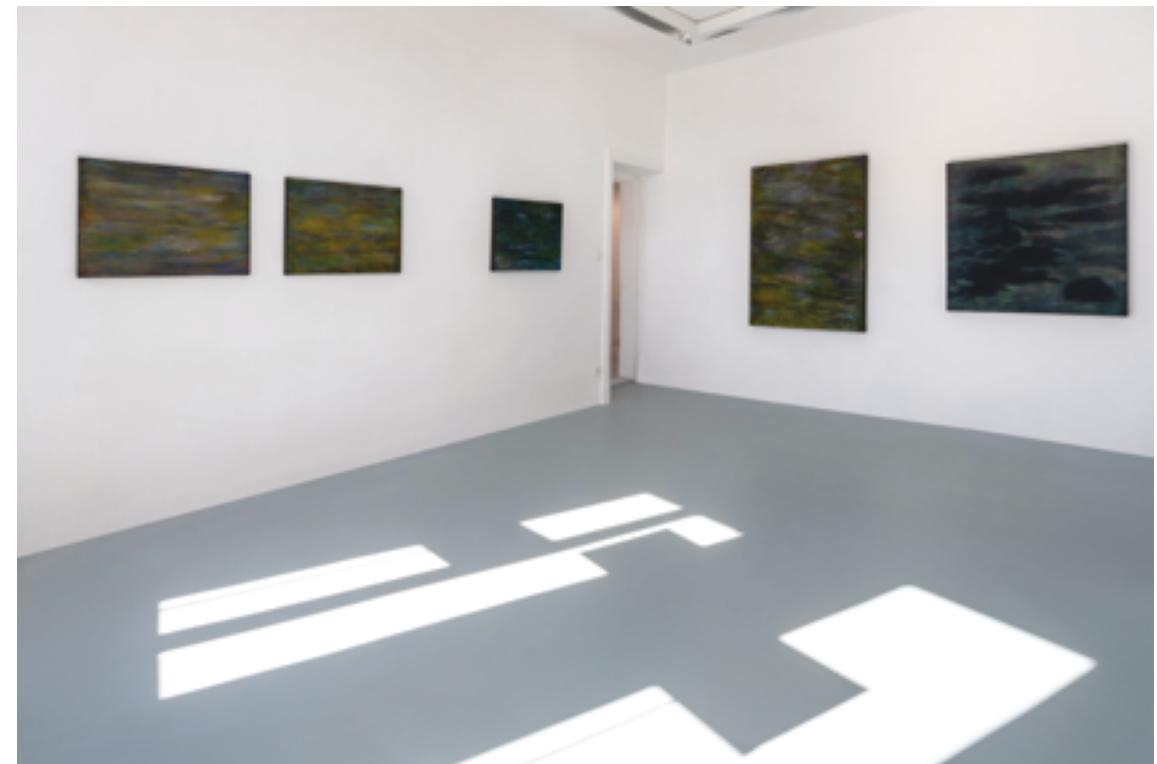
DIDIER
TALLAGRAND



19 OCTOBRE
30 NOVEMBRE

2025

**CENTRE
D'ART
CONTEMPORAIN
DE
SAINT-RESTITUT
DRÔME PROVENÇALE**



2024

Sans titre,
série «Les enchantements»
2017-2024
tirage argentique
30 X 40 cm





INTRO

La plupart du temps, je fabrique des images fixes trouées comme le monde qui nous entoure. Ouvert à une diversité de possibles des lieux visibles, de leurs histoires invisibles, de leurs atmosphères et tout ce qui peut en être imaginé.

C'est un travail au long cours. Une expérience lente et minutieuse me permet de développer des univers sensibles qui jouent d'une manière poétique et personnelle avec des éléments formels que j'emprunte à l'histoire de l'art ou à l'univers des cultures populaires. Cette manière de faire, ce tissage, questionne tout autant les folklores, la géographie, l'agricole, l'environnement, l'écologie, et leurs représentations en peinture, en dessin, en photographie. Ici l'histoire et la fiction s'articulent conjointement.

Cette obsession que j'ai des paysages, vivants ou représentés - des animaux aussi - me conduit à croiser les modes opératoires de terrain et les formes et formats des images. Leur statut, leur régime. Nos constructions culturelles, la fabrication de notre regard, s'affirment dans l'histoire de ces représentations ; l'expérience de terrain fonctionne alors comme un recueil de réalités, de moments qui croisent nos héritages, nos usages.

Ma mémoire seule me joue des tours dans les allers-retours entre les sites que j'arpente et les imaginaires qui s'y agrègent. Le travail interprète ce trouble et se veut un possible des mondes rendus imaginables.

Élaborées par séries ou par projets situés, le traitement matériel, formel, est particulier à chacune des productions. Usant de la photographie, du dessin, d'une technique de pigments secs frottés à même la toile ou de l'outillage numérique, les images s'installent, hypnotiques et mélancoliques. Parfois les images sont trouvées, parfois elles convoquent la peinture comme une fulgurance poétique, parfois comme preuve culturelle.

La mise en œuvre est contextuelle aux espaces d'exposition pour lesquels ces formes sont produites. Images troublantes et troublées de paysages, d'ambiances et de lieux. Pour cette exposition se dévoilent aussi des mises en scènes d'animaux, de leurs milieux, bouleversant les figures et les récits qui se rattachent à la représentation de ces êtres.

Cette succession d'éléments fabriqués pour chaque projet produit, par leur simple combinaison, des récits ouverts à l'interprétation de chacun, parfois en format critique d'une réalité du monde, par moments dans un grand éclat de rire, souvent - je l'espère - comme une invitation à quelque poésie.



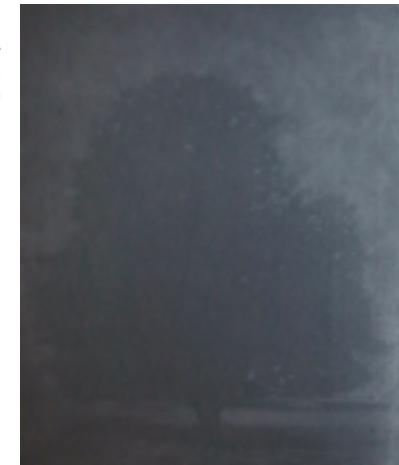
Sans titre, série «aqua nera»,
2024 - 2025
tirage pigmentaire sur papier Hannemüller
50 X 70 cm encadré



Sans titre, 1993
graphite sur soie
montée sur chassis,
62 X 50 X 6 cm

LE MONDE SUSPENDU

DE
DIDIER TALLAGRAND
PAR
CHRISTINE
BLANCHET^{*}



Le titre de l'exposition *À mesure que le jour s'éteint* résume parfaitement le territoire où se déploie le travail de Didier Tallagrand. Ses œuvres habitent l'instant fragile de la tombée du jour, entre chien et loup, quand le visible s'efface et que la perception se trouble.

Le peintre aime rappeler que percevoir, ce n'est pas voir pleinement mais accepter de se laisser approcher par ce qui se retire. C'est dans ce trouble que s'ancre son travail, traversé par une mélancolie discrète, jamais plaintive, mais diffuse et romantique.

Les ombres du temps

Au début des années 1990, Didier Tallagrand peint des paysages agricoles peuplés de vaches. À une époque où la Figuration libre s'éteint et où la campagne n'est plus un sujet de peinture, ce choix peut sembler anachronique. Il prend pourtant toute sa force dans la manière dont l'artiste travaille la matière. Au lieu de l'huile, il privilégie le pigment pur, sans liant, frotté dans la trame de la toile en soie. Cette pratique ramène la peinture à sa source et lui confère une fragilité qui fait de l'image un voile, une apparition incertaine. Ces toiles ne cherchent pas à magnifier la ruralité mais à redonner visibilité à des motifs devenus banals.

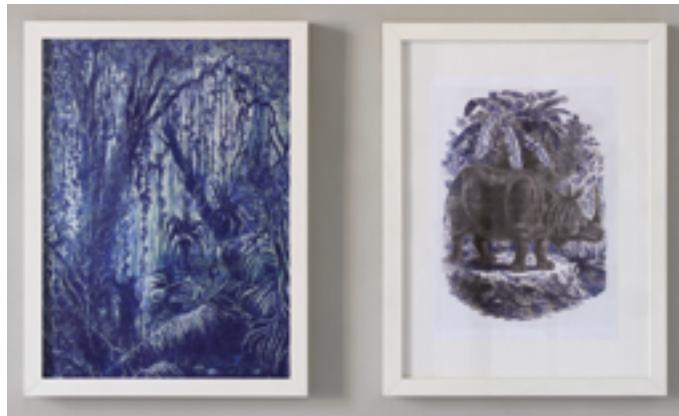
Aujourd'hui, l'artiste se tourne vers les reflets de l'eau et les miroitements de surface. La rencontre avec Monet et les impressionnistes, notamment *les Nymphéas*, devient, là, décisive. La couleur surgit alors avec intensité, manipulée avec un plaisir qu'il décrit comme corporel, lié à la poussière colorée qui se fixe à la toile, ici, en coton, et fait naître la lumière.

2001

Sans titre, série «Pavillons hantés»,
dessin au graphite sur papier, nylon, bois
95 X 115 cm



Sans titre,
2025
série
« Bic blue jungles & animals »
dessin au stylo bille
bleu sur calque,
10 unités
30 X 40 cm



Le même principe d'apparition et de disparition se retrouve dans ses incursions vers la figure humaine. La robe photographiée au musée de l'Arlaten à Arles en offre un exemple marquant. Vêtement sans corps, elle fait surgir la mémoire fantomatique des figures disparues. L'humain n'apparaît qu'en creux, laissant derrière lui seulement la trace du tissu. Ailleurs, ce sont des animaux empaillés et des oiseaux photographiés dans des musées d'histoire naturelle qui peuplent ses images. Ces dioramas¹ deviennent un théâtre figé où la représentation se donne pour ce qu'elle est : une fabrication du monde. Dans les *Bic Blue Jungles*, Didier Tallagrand reprend les gravures exotiques du XIX^{ème} siècle, imaginées par des artistes qui n'avaient jamais vu de jungle. À l'aide d'un simple stylo BIC, il recolorie ces scènes inventées. Ce geste modeste et ironique réactive une imagerie de l'exotisme tout en révélant son caractère illusoire.

Entre récit, poésie et critique

Son travail n'est jamais uniquement plastique, il se pense aussi comme un récit. Chaque exposition est conçue comme un parcours où l'artiste met en place des fragments, des images, des matières, que le spectateur est invité à relier. Littérature, cinéma et histoire nourrissent cette dimension narrative. Ses œuvres ne racontent pas seulement ce qui a eu lieu, elles interrogent aussi ce qui aurait pu se passer, et plus largement la façon dont les représentations s'accumulent pour façonnner nos visions du monde.

¹ Dans les musées d'histoire naturelle, un diorama est une vitrine qui reconstitue un environnement à l'aide de décors peints et d'éléments en volume, souvent peuplée d'animaux empaillés, afin de donner l'illusion d'une scène « vivante » figée dans le temps.

2025

Sans titre,
graphite sur toile de coton noire
montée sur chassis,
100 X 100 X 6 cm



À cette dimension narrative s'ajoute un souci constant de poésie. L'artiste cherche à donner à voir le monde autrement, par des matières qui sollicitent les sens autant que l'œil. Pigment sec, poudre, brillance, craie composent une atmosphère singulière où le regardeur est invité à ralentir et à s'immerger. Même ses photographies d'animaux empaillés dégagent une intensité poétique qui l'emporte sur leur caractère macabre.

Cette poésie va de pair avec une dimension critique, car le travail de Didier Tallagrand interroge le processus dont les régimes de représentation imposent leur autorité et fabriquent notre rapport au réel. En s'emparant d'images folkloriques, de mises en scène muséales ou de gravures exotiques, il en révèle le caractère construit. Ses œuvres invitent ainsi à réfléchir à la puissance des images et au rôle qu'elles jouent dans la formation d'un imaginaire collectif.

En définitive, l'art de Didier Tallagrand trace des interstices où la couleur, la lumière et la matière se rencontrent. Dans le crépuscule qu'il explore, le monde apparaît autrement, suspendu entre ce qui s'éteint et ce qui persiste.

C.B. 23 septembre 2025

*Christine Blanchet est Docteure en Histoire de l'art, commissaire d'exposition indépendante & critique d'art.

2025

Sans titre
craie sur tableau noir
panneaux de contreplaqué
130 X 175 cm



2001

*Sans titre, série « Les jardins hallucinés »,
tirage pigmentaire sur dibond
Dyptique 30 X 40 cm encadré sous verre*



2018

Sans titre,
série «En plongée»,
caissons lumineux,
35 X 41 X 9 cm,
tirage sur translucide.
Bois, leds, plexiglass, prise électrique

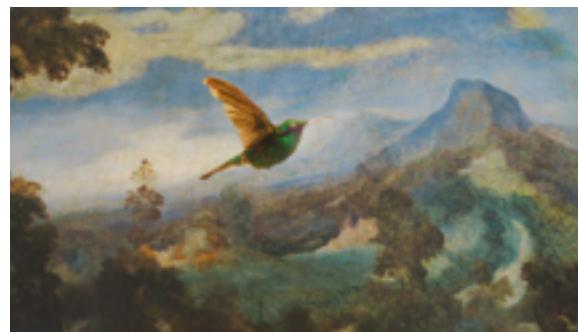




2024

Sans titre,
série « Les apparences sont trompeuses »
tirage pigmentaire sur translucide marouflé sur plexiglas,
30 X 50 cm monté sur pied aluminium de 130 mm/ socle
11 unités





Sans titre,
série « Les apparences sont trompeuses »
tirage pigmentaire sur translucide marouflé sur plexiglas,
30 X 50 cm monté sur pied aluminium de 130 mm/ socle
11 unités

2025

Sans titre,
gravure sur verre
dimensions variables
installation sur étagère bois





2024

Sans titre,
série « Les enchantements »
2017-2024
tirage argentique
30 X 40 cm





Sans titre,
série « Les enchantements »
2017-2024
tirage argentique
30 X 40 cm





2025

Sans titre

pigments secs sur toile de coton
montée sur chassis,
130 X 97 X 6 cm



Sans titre

pigments secs sur toile de coton
montée sur chassis,
130 X 97 X 6 cm

2024

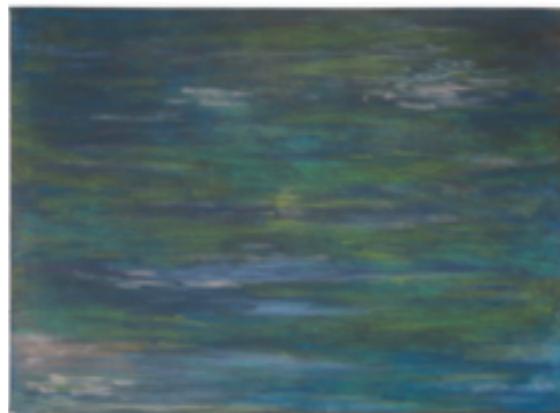
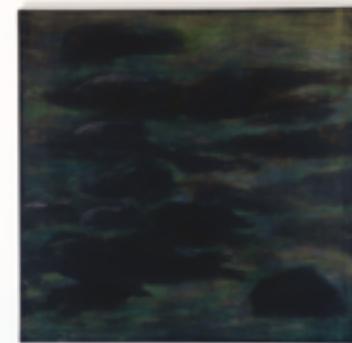
Sans titre

pigments secs

sur toile de coton

montée sur chassis,

100 X 100 cm



Sans titre
pigments secs
sur toile de coton
montée sur chassis,
50 X 75 cm



2025

Sans titre,
série
« *Bic blue jungles & animals* »
dessin au stylo bille
bleu sur calque,
10 unités
30 X 40 cm



Sans titre,
2018
série « *Les dormantes* »
tirage argentique 40 x 55 cm
encadré sous verre



Sans titre, (nuages rouges),
2025
tirage argentique
encadré sous verre
20 x 30 cm



ENTRETIEN

ENTRE
CHRISTINE BLANCHET
&
DIDIER TALLAGRAND

19 OCTOBRE

2025



Dans la lumière adoucie du Centre d'art contemporain de Saint-Restitut, l'exposition *À mesure que le jour s'éteint, la suite* déploie trente années de création de Didier Tallagrand. Peintures sur soie noire, pigments frottés, images retravaillées, photographies vibrantes : tout y explore la frontière du visible, le trouble du regard et la mémoire des formes.

Invité à dialoguer avec Christine Blanchet, historienne de l'art, l'artiste revient sur son parcours, ses recherches sur la perception et la disparition, son attachement à la matière et à la lenteur du regard. Ensemble, ils évoquent le pouvoir ambigu des images, entre fascination et méfiance, et cette manière si singulière de faire tenir le monde dans un souffle de poussière et de lumière.

Le titre de ton exposition, *À mesure que le jour s'éteint*, évoque ce moment suspendu où la lumière décline et où le monde glisse dans l'ombre. Tes œuvres semblent habiter cet intervalle fragile, à la frontière du visible et de l'effacement. Peut-on dire que tu peins le temps ?

Ce n'est pas le temps qui m'intéresse, mais plutôt la manière dont le regard s'exerce. Dès mes premières œuvres, j'ai voulu comprendre ce qui se joue entre ce que l'on perçoit et ce que l'on reconnaît. Les toiles sur soie noire que j'ai réalisées dans les années 1990 obligaient le spectateur à un temps d'adaptation, comme à la tombée du jour. Au début, on ne distingue presque rien, puis l'œil s'habitue, la lumière se recompose et soudain une branche, un arbre ou un contour se révèlent. Ce moment de reconnaissance est au cœur de mon travail.

On devine dans cette approche une invitation à regarder autrement. Le spectateur devient partie prenante de la peinture.

J'ai toujours aimé voir les visiteurs bouger, se pencher, chercher le bon angle pour découvrir l'image. Dans la tradition picturale, le point de vue appartient au peintre, alors que dans mes toiles il se déplace, il devient libre. J'avais envie que le regard se construise dans le mouvement. À cette époque, je travaillais beaucoup à partir du monde rural, les prés, les hangars, les bêtes, tout ce que l'on regroupe sous le mot « paysage ». Mais le paysage n'existe pas vraiment, c'est une invention culturelle. Ces formes agricoles, ces champs, ces bâtiments ne sont pas naturels, ils sont le fruit de siècles de travail humain.

Tu aimes rappeler que tu n'es ni peintre ni photographe mais un « faiseur d'images ».

C'est exactement ça. Je ne suis pas peintre, parce que je n'utilise pas de liant et donc la matière peinture traditionnelle. Je ne suis pas photographe non plus, car la photographie ne me sert que de documentation pour explorer d'autres manières de faire. C'est donc une définition en creux. Je travaille avec des poudres, des pigments secs frottés sur la soie. Ces matières sont fragiles, presque volatiles, et la manière de les manier engage le corps, les mains, le souffle. Cette pratique est aussi inscrite dans mon histoire familiale parce que je suis né dans les Cévennes, dans une lignée de mineurs et d'éleveurs de vers à soie, le noir, la poussière, la matière fine et dense sont profondément présents dans ma mémoire. Ce que je cherche à peindre, ce n'est pas la réalité, mais le moment où la vision advient.

Tu as pourtant mis de côté cette technique pendant plusieurs années...

Oui, parce qu'on me demandait toujours la même chose. J'ai préféré tout arrêter plutôt que de répéter un procédé. Mais depuis cette année, j'ai repris le travail sur coton noir et j'ai commencé à explorer d'autres images, souvent à partir de photographies. Certaines viennent de costumes provençaux que j'ai découverts au musée de l'Arlaten à Arles. Ce musée a été fondé par Frédéric Mistral et les félibres à la fin du XIX^{ème} siècle pour raconter une Provence idéale, presque mythique. Tout y est reconstitué, la langue, les habits, les traditions. C'est une Provence imaginée, fabriquée. Mon intérêt pour ces figures vient de là. Je voulais comprendre comment des images peuvent créer une réalité, comment elles finissent par modeler notre regard sur le monde.

Cette idée d'une réalité construite se retrouve aussi dans ta série des Villas hantées.

C'est la même question mais transposée à notre époque. Ces lotissements que l'on appelle villas me fascinent. Ils prétendent être les héritiers des villas romaines alors qu'ils ne sont qu'une invention commerciale. Ce sont des objets de désir, des produits de consommation. J'en ai fait des silhouettes, des présences vides, presque inquiétantes. Ce sont des maisons fantômes qui hantent le paysage rural, une critique douce-amère de l'artificialisation du territoire.

Dans tes œuvres récentes, on sent un retour à la couleur après tant d'années de noir.

Ce retour est venu sans préméditation. Pendant longtemps, le noir m'a accompagné comme une forme d'ascèse. Il concentrait le regard, il me permettait de travailler dans la retenue.





Sans titre, 1993
graphite sur soie
monté sur chassis,
62 X 50 X 6 cm

Et puis, après vingt-cinq ans d'enseignement engagé, j'ai retrouvé le temps, le silence et la liberté. L'envie de couleur est revenue comme un besoin physique, presque instinctif. J'ai recommencé à frotter la poudre, à souffler, à faire entrer la lumière dans la matière. C'était comme un réapprentissage du plaisir.

La couleur n'est pas pour moi un effet ou une séduction visuelle, elle est respiration. Elle s'impose comme une pulsation, un élan vital. Ce n'est pas la couleur éclatante du décor mais une couleur fragile, née du contact, du geste, du frottement. Le noir n'a pas disparu pour autant, il reste la matrice, le réservoir. Le noir contient déjà toutes les couleurs. Simplement, cette fois, elles apparaissent à la surface, comme si la lumière se frayait un passage.

On dirait que ce retour à la couleur correspond à une ouverture, une forme de vitalité retrouvée.

Oui, c'est une libération. J'ai cessé de vouloir contrôler, j'ai laissé faire la main. Quand on travaille avec les doigts, on ne triche pas. Le geste précède la pensée, il conduit la couleur. Ce qui surgit n'est pas décidé, c'est accueilli.

Les dernières toiles nous plongent dans l'univers de Monet et de ses nymphéas ...

Du haut de l'histoire de l'art, on tombe évidemment sur les *Nymphéas* de Monet. À 20 ans, je les ai découvertes, non pas à l'*Orangerie*, mais à Chicago, lors d'un voyage aux États-Unis, et je pense que c'est un de mes plus beaux chocs esthétiques, un vrai choc à la Stendhal. Quand j'ai récemment commencé à travailler sur ces nouvelles toiles je me suis posé la question de l'appropriation, comment s'y mesurer, et le fait de le dessiner avec ma technique a été une émancipation. C'est quelque chose de très évanescents, d'atmosphérique.

Tu as aussi développé des séries plus « conceptuelles », les *Bic Jungles* et les *Dioramas*, qui prolongent ce questionnement sur la représentation. Les *Bic Jungles* sont venus d'un étonnement. Je feuilletais des livres pour enfants de la fin du XIX^e, début XX^e siècle remplis de gravures de forêts tropicales dessinées par des artistes européens qui n'avaient jamais vu la jungle. Ces images prétendaient documenter le réel mais elles n'étaient que des inventions. J'ai voulu les détourner en les recoloriant au stylo Bic. Ce bleu banal, celui du bureau et de l'école, vient perturber la gravure savante. C'est un geste volontairement prosaïque, presque enfantin, qui déplace le regard.



En recoloriant ces jungles imaginaires, je mets en évidence la distance entre la nature vécue et sa fiction. Le Bic, avec sa modestie d'objet ordinaire, devient un outil critique autant qu'un instrument poétique.

On dirait que tu cherches à rouvrir l'image, à la déstabiliser, à la faire respirer à nouveau.

Exactement. Recolorier, c'est rejouer l'image. C'est un acte de résistance douce contre la fixité. Ces Bic Jungles rappellent que nos représentations de la nature sont des constructions mentales, des paysages d'intérieur. Elles se moquent gentiment de notre besoin d'exotisme et révèlent la fiction que porte toute image.

Les Dioramas prolongent cette réflexion, mais d'une autre manière.

Oui, cette série vient d'un petit musée d'histoire naturelle en Roumanie où j'ai découvert des dioramas sommaires. Des animaux empaillés posés dans des décors en papier, des lumières infrarouges pour donner un effet de profondeur. Ces vitrines étaient censées reproduire la nature mais tout y sonnait faux. J'ai photographié ces scènes et accentué le rouge des lampes. Ce rouge incandescent a transformé le paradis muséal en enfer fragile.

Le diorama a toujours voulu donner l'illusion du vivant. Mais ici, tout est figé, lisse, presque comique. Ce qui devait émouvoir devient inquiétant. Ces images questionnent notre besoin d'illusion, cette envie d'y croire malgré l'évidence du faux.

Dans ces deux séries, comme dans tout ton travail, on retrouve une tension entre fascination et méfiance.

Oui, l'image attire et repousse à la fois. Elle promet la vérité tout en la trahissant. Elle nous façonne et nous égare. Je cherche à me tenir dans cet espace d'incertitude, entre reconnaissance et perte, entre ce qu'on voit et ce qu'on imagine.

Ce trouble nourrit la dimension poétique de ton œuvre. Elle nous apprend à ralentir, à regarder autrement, à accepter que la vision ne soit jamais stable.

C'est tout ce que j'espère. Que le spectateur prenne le temps d'habiter la vision, qu'il laisse venir l'image à lui. À mesure que le jour s'éteint, on perçoit ce qui persiste quand tout semble disparaître.



Salle 1



Né en 1959 à Alès, après une formation initiale à l'École supérieure des Beaux-Arts de Montpellier, Didier Tallagrand, a suivi les cours de l'École supérieure des arts décoratifs puis de l'École nationale des Beaux Arts de Paris. Dans les années 1991, son travail fut remarqué par plusieurs galeries en France et à l'étranger : à Paris, Bordeaux, Nantes, Bruxelles, La Haye, Cologne, Chicago.

Il a obtenu plusieurs prix, bourses et résidences. Ses œuvres ont intégré des collections publiques, FRAC Ile de France, artothèques d'Annecy, Nantes, Ardèche, ainsi que des collections privées, collection Gras Savoye, Fondation Guerlain... Devenu professeur en 2002 à l'École supérieure d'arts d'Annecy Alpes, il a fondé et coordonné le Master « Terrain » option design & espace.

Par ailleurs Didier Tallagrand, artiste auteur, est associé au laboratoire CRESSON de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble sur des projets de recherche ponctuels. Il participe à des co-productions de colloques et de publications.

L'artiste
remercie
Annie Delay &
Christine Blanchet
pour leur soutien inaltérable

crédits photos
Philippe Petiot
& D.T

plus d'infos :
dda-auvergnerhonealpes.org/fr

**Centre d'art Contemporain
de Saint-Restitut**

3, passage de la cure
face à l'église

ouvert à tous
entrée libre & gratuite

Accueil
du jeudi au dimanche
15 h-18h

& sur réservation
06 23 66 96 45
cacstrestitut@gmail.com



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

VILLE DE
LA
BROSSE
LE MONTAGNE



AC//RA
UN PROGRAMME DE FONDATION DE FRANCE

